

## L'ADIEU

A MA COUSINE B. . . .

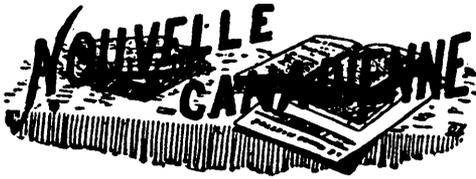
C'est donc vrai ! Vous partez !... Las ! l'aiguille éternelle  
Vient tristement marquer l'heure de nos adieux,  
Et nous laissant au cœur une douleur nouvelle,  
Comme l'oiseau qui fend l'azur à tire d'aile,  
Vous allez bientôt fuir vers de plus vastes cieux.

Vous allez retrouver, ainsi que l'hirondelle  
Retrouve aux jours d'avril son nid doux et soyeux,  
La maison où la voix d'êtres chers vous appelle,  
Car vous êtes leur âme aimante autant que belle,  
Le rayon de leur vie et l'astre de leurs yeux.

Partez donc, puisqu'ainsi la vie en tout s'ombrage  
Et qu'il est constamment des ronces sous les fleurs !  
Nous nous souviendrons tous de votre court passage  
Dans le foyer où, comme un ange au doux visage,  
Vous avez adouci l'amertume des pleurs.

Ah ! du moins que l'adieu qui tremble sur nos lèvres  
Soit d'un " revoir " prochain l'aimable avant-coureur,  
Et que le souvenir de ces heures trop brèves,  
Faites d'intimité, de tendresse et de rêves,  
Comme un parfum demeure au fond de votre cœur !

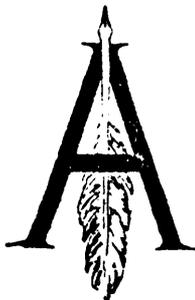
Frédéric Lévry



## UNE COURSE POUR LA VIE EN PATINS

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas.

Roy.



AUSSIFOT que la gelée couvre l'onde du canal Rideau d'une glace transparente comme le cristal, la surface, en peu de temps, est sillonnée en tout sens par de gais patineurs. Les plus habiles s'approchent des ponts Dufferin et Sapeurs, et sous les yeux des badauds et des passants qui s'arrêtaient une minute pour les regarder, ils font, sur leurs patins, mille figures gracieuses et jolies, lesquelles, quoique difficiles, semblent le contraire tant elles sont faites avec un air d'aise et d'abandon.

\* \* \*

Je passais, un jour, avec Ludovic B. . . ., sur le pont des Sapeurs, — c'était en décembre, — et nous nous arrêtables quelques instants pour admirer les prouesses des patineurs.

— Vous savez patiner ? lui demandai-je.

— Oh ! oui, me dit-il.

— Pardonnez-moi, si je change un peu ma question, car ce n'est pas juste ce que je voulais vous demander.

— Qu'est-ce ? fit-il, en souriant.

— Patinez-vous encore ? Je vous ai déjà entendu parler en termes enthousiastes du plaisir qu'un vrai patineur goûte, l'hiver, en se livrant à son sport favori, mais je ne me rappelle pas vous avoir vu y prendre part.

Ludovic secoua la cendre son cigare, me prit sous le bras, et, en continuant notre promenade, me dit :

— Depuis bientôt quinze ans, je n'ai plus chaussé de patins, et c'est à la suite de l'aventure suivante

\* \* \*

La journée avait été froide et belle comme celle-ci, et, dans la soirée, la lune, de son grand disque

argenté, éclairait une scène vive et joyeuse sur la glace du canal. Le ciel était sans nuage, et les principales constellations de la voûte azurée scintillaient, — je le croyais ce soir-là, — d'un éclat inaccoutumé.

Depuis quelques jours j'avais eu, d'une jolie bouche rose, le charmant aveu que mes attentions galantes ne déplaisaient point. Le soir même, en compagnie de mon *inamorata* et de l'auteur de ses jours, homme très aimable et patineur émérite, nous devions, des lames d'acier de nos patins, zébrer en tous sens la surface congelée de l'onde.

La charmante enfant aimait aussi beaucoup cet exercice, et après s'y être livrée gaîment pendant un quart d'heure, ses yeux devinrent plus brillants, ses joues plus colorées. Je la trouvais ravissante, et mes yeux le lui dirent, car ses paupières s'abaissaient modestement et un incarnat plus vif couvrait ses traits adorés, puis . . . m'envoyant une ceillade assassine, la jeune fille me souriait malicieusement. En ayant l'air de s'adresser à son père, elle me décochait souvent une pointe taquine, à laquelle je ripostais de mon mieux. Et nous allions tous trois, causant, riant, heureux. Nous avions, mon futur beau-père et moi, chacun une main de la fillette dans une des nôtres afin de prévenir toute possibilité de chute. Soudain, je sentis tressaillir dans ma main les doigts de ma bien-aimée. Je suivis son regard, et j'aperçus, parmi les personnes qui nous environnaient, un de mes rivaux. Celui-ci nous ayant reconnus en même temps, s'approcha, le sourire aux lèvres.

Au tressaillement de la jeune fille, je lui avais doucement pressé la main, et, devant la cause de son émoi :

— Il vous est donc bien antipathique ? lui dis-je.

— Non ! pas autant que cela. Mais, en le voyant, un sentiment lugubre s'est emparé de mon cœur. Quelque chose m'a dit qu'il serait peut-être une entrave à notre bonheur.

— Rassurez-vous, ma mie, Jean est raisonnable et comprenant que vous ne l'aimez pas, s'efforce de s'en consoler. Depuis une semaine ou deux, il redevient l'aimable garçon d'autrefois, le rire a reparu sur ses lèvres, et . . .

Je n'en pus dire davantage, car Jean arrivait à nous. Après les saluts d'usage, la conversation glissa naturellement sur patins et patineurs, et cela en se promenant.

— L'an dernier, me dit Jean, vous avez été le vainqueur du tournoi de patineurs de la capitale. Si une indisposition ne m'eût retenu chez moi, ce jour-là, je vous aurais rendu la victoire plus difficile, sinon . . ., avec un malicieux sourire, impossible.

— Cela se peut, mon cher, répondis-je, et je le regrette, d'autant plus que vous étiez un de ceux avec qui je désirais me mesurer.

— Pourquoi, demanda le père de la jeune fille, ne nous donneriez-vous le plaisir de vous voir faire un bout de course ? Chacun sait qu'à l'ouverture de la saison vous ne pouvez être en état, comme s'il s'agissait du titre de premier patineur à gagner, et l'issue de cette course, quelle qu'elle soit, ne nous préjugera pas, jusqu'au prochain concours public.

— Oh ! moi, je veux bien. (Je ne pouvais refuser).

— Et moi, aussi, j'y consens, ajouta Jean. Vous ne m'en voudrez pas trop, mademoiselle, si je vains votre chevalier ?

— D'abord, le pouvez-vous ? fit-elle, moqueuse.

Nous devions partir du côté nord du bassin où se trouvait anciennement la maison de chaloupe de M. Dey, aller jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui le pont du chemin de fer "Canada Atlantique," et revenir. La course était donc, aller et retour, de deux milles et quart, que nous pouvions parcourir en huit minutes, à peu près. Il fut entendu avant le départ, que si, durant le trajet, un de nos patins se détachait, tout serait à recommencer. Après avoir, chacun, examiné et resserré les lanières de cuir qui attachaient nos patins, nous nous plaçames pour la course. Nous devions d'abord avancer ensemble, en patinant lentement, jusqu'à la marque du départ, et là, au signal donné, nous élançer.

Jusqu'au bout de l'énorme tranchée, faite en 1827, lors du creusement du canal Rideau, l'on

put nous voir courir ; nous allions de front, puis tout à coup nous disparûmes à droite.

En attendant notre retour, des paris s'engagèrent. Plusieurs personnes, montre en mains, comptaient les minutes que durerait notre course. Enfin, le temps jugé nécessaire pour parcourir les deux milles et quart s'étant écoulé, ne nous voyant pas reparaitre, le public s'impatientait. Un accident serait-il arrivé ? La glace n'est-elle pas solide partout comme ici ? Les courroies de leurs patins se seront-elles desserrées ou brisées ? Ces questions et plusieurs autres, agitaient tout le monde. Quelques jeunes gens se décidèrent à aller à la recherche. Ils avaient fait deux cents mètres environ, lorsque j'apparus au fond de la tranchée, ayant Jean sur les talons. Nous allions comme le vent. Quelle était la cause de notre retard ? Tout un drame. Voici.

Peu à peu j'avais dépassé mon rival, pouce par pouce jusqu'à quelques pieds. Arrivé au point de retour, en faisant un demi-cercle à gauche, je me trouvai dans les bras de Jean qui m'arrêta net. Ceci n'était pas loyal. Pourquoi cette action ? C'est ce que, surpris, je voulus savoir.

— Ce que j'ai à te dire est très grave, prête-moi toute ton attention. Je vais être bref, il le faut. Si nous tardions à reparaitre là-bas, on viendrait certainement jusqu'ici pour en savoir la cause.

— Tu me surprends extrêmement. Pourquoi ne me parlais-tu là-bas ? Est-ce si important que tu ne pouvais attendre à demain, et me venir voir alors ?

— Ecoute bien, et ne m'interromps pas. Ludovic, depuis deux ans que nous nous connaissons, tu as su quelle a été ma jeunesse. Orphelin dès ma tendre enfance, élevé chez un oncle qui ne s'occupait guère de moi, j'ai poussé comme la plante sauvage, secoué par tous les vents, me déchirant aux ronces et aux épines qui m'entouraient. J'ai grandi comme cela, les bons sentiments croissant avec les mauvais. Un jour, je rencontrai une jeune fille belle, modeste et bonne. Je l'aimai tout de suite. Je ne pensais plus qu'à elle, et enfin l'ayant connue, je lui vouai toutes mes affections, je lui donnai ma vie. Je devins un de ses adorateurs les plus fervents. Je me flattais d'être celui qu'elle voyait avec le plus de plaisir, quand soudain mon étoile pâlit et s'éclipça. Tu m'avais ravi l'amour de celle que j'adorais. De ce moment j'ai connu les feux de la jalousie et de la haine.

J'avais voulu l'interrompre, mais devant la véhémence de ses paroles je ne pouvais placer un mot. Je parvins à m'exclamer, indigné d'une pareille attaque.

— Tu divagues, Jean. Tu ne comprends pas que si j'ai pu être agréé par la plus aimable créature du monde, et non toi, alors que tu avais le champ libre dès longtemps, c'est que tu n'en étais pas aimé.

Il reprit d'une voix sourde, grondante comme le tonnerre lointain :

— Je maintiens ce que j'ai dit. C'est toi qui m'as ravi l'amour de celle que j'aime, et je me suis juré que jamais elle n'appartiendrait à un autre que moi.

— Allons ! tu perds la boule, mon ami. Il est temps que cette scène cesse. Je te pardonne tes paroles insensées, mais laisse-moi passer.

— Non ! mille fois non ! Tu ne partiras pas encore. Les instants s'enfuient, les minutes volent. Deux mots, et j'ai fini.

— Eh, bien ! soit. Dis.

— J'ai juré que Mlle V. . . . n'appartiendrait jamais à un autre que moi. J'ai su, ce matin, qu'enfin tu étais accepté. Oh ! ce que j'ai souffert alors ! Les larmes que j'ai versées ! Mais la jalousie et la haine m'empoignant aussitôt, je ne songeai plus qu'à ma vengeance. Nous allons nous battre. J'ai préparé cette lettre qui t'exonérera de tout blâme si je succombe ; je ne te demande pas la même chose si je suis vainqueur, je saurai bien me tirer d'affaire avec dame Justice. Vois ce poignard que je jette à nos pieds. Nous sommes de force égale ; nous allons nous en disputer la possession. Si je réussis à m'en emparer, gare à toi ! Je t'étendrai sans vie à mes pieds. J'ai choisi cette arme de préférence au pistolet qui ferait trop de bruit.

— Je ne puis accepter ta proposition, Jean. Si je refuse de me battre avec toi sous ces conditions